N° 34. (Ire ANNÉE.) 4 AVRIL 1830.

L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; ALEXANDRE MESNIER, place de la Bourse; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 26 fr. pour l'année; 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

DES SENTIMENS DE FAMILLE ET D'AMITIÉ.

Il est un reproche que les disciples de Saint-Simon s'entendent souvent adresser, et ce reproche part de personnes qui leur sont trop chères, les affecte trop péniblement pour qu'ils ne doivent pas s'efforcer d'y répondre, et d'en faire sentir l'injustice.

On se plaint que nous négligeons, pour les devoirs *de notre foi nouvelle*, ceux que nous avons à remplir envers *nos proches* et *nos amis.* On nous accuse de *froideur*, *d'indifférence;* on affirme que notre cœur *se dessèche dans les abstractions.*

Etrange destinée que la nôtre! Nous qui sommes tout *enthousiasme*, tout *dévouement*, c'est nous qu'on accuse de *froideur!* Nous qui embrassons dans nos sympathies *l'humanité*, *l'univers tout entier*, c'est à nous qu'on reproche de vivre dans les *abstractions!* Il y a là un malentendu qu'il est nécessaire d'éclaircir.

Ce n'est guère *par dévouement* que pèchent la plupart des hommes qui dans notre siècle se montrent infidèles aux devoirs de la famille et de l'amitié; c'est bien plutôt par un sentiment contraire, par *égoïsme;* c'est à eux-mêmes et non point à Dieu et à la société, qu'ils sacrifient ces devoirs réputés aujourd'hui les plus saints de tous; c'est donc contre *l'égoïsme*, que sont habituellement lancés les anathèmes des prêtres *de la famille* et *de l'amitié.* Ils fulminent, et avec grande raison, contre un sentiment qui tend à ramener l'homme à l'individualisme pur, c'est-à-dire, à l'état de barbarie, d'où les sympathies sociales l'ont fait sortir. Mais nous, qui prêchons le *dévouement* et combattons *l'égoïsme*, nous qui ne voulons nous soustraire à l'empire exclusif des affections de famille qu'afin de donner place en nos cœurs aux affections sociales les plus larges, aux sympathies religieuses les plus élevées, par quelle déplorable méprise sommes-nous aussi l'objet de ces anathèmes; pourquoi avons-nous à repousser des traits qui ont été forgés contre un ennemi qui est aussi le nôtre?

A une époque *de crise* comme celle où nous vivons, lorsque les liens qui unissaient l'homme à la société la plus générale, sont momentanément rompus, il est certain que les relations de *famille* et *d'amitié* (le mot *d'hospitalité* conviendrait ici beaucoup mieux), reprennent une partie de l'importance qu'elles eurent primitivement, mais qui a été sans cesse en diminuant, à mesure que l'humanité s'est élevée à des formes d'organisation sociale de plus en plus larges. Après avoir successivement descendu les divers degrés auxquels nous avait élevés le mouvement ascensif du progrès social; après avoir cessé de vivre pour la *catholicité* et pour la *nation*, après avoir rétrogradé enfin jusqu'à la plus arriérée de toutes les communautés, celle de la *famille* et de *l'hospitalité*, on s'arrête avec effroi à ce dernier échelon qui reste seul entre l'homme et les abîmes sans fond de l'égoïsme; on aime à se rassurer en se représentant, en s'exagérant l'importance et la douceur de ce dernier de tous les liens sociaux. Il est vrai que l'homme précédemment associé par le catholicisme aux joies, aux pensées, au mouvement de la famille *universelle*, ne peut aujourd'hui se rapetisser au point de trouver le bonheur dans la vie étroite et monotone de la famille *domestique*; il est vrai qu'en l'absence d'un lien religieux, qui rattache chaque famille particulière à la famille générale, qui règle et sanctifie l'existence de l'homme dans l'une comme dans l'autre, le foyer domestique doit être, et est en effet le plus souvent, un théâtre d'ennuis, de dégoût, et même de désespoir et de larmes; mais on n'ose s'avouer ces désolantes vérités; on croit devoir envelopper des mystères d'une sainte obscurité, cet unique asile où l'homme puisse, loin de ses semblables, donner un libre cours à ses douleurs, et les cacher à leurs yeux sous les apparences d'un bonheur dont leur jalouse curiosité ne peut percer le secret. Salutaire dissimulation! car si, dans une époque comme la nôtre, l'intérieur des familles était à jour, comme le reste de la société, la dernière des illusions de bonheur qui reste à l'homme, venant à s'évanouir, produirait dans son cœur un vide qui l'anéantirait! Il faut donc s'étourdir, s'aveugler de son mieux; et en présence des faits qui prouvent le plus évidemment le contraire, il faut répéter sans cesse que le bonheur ne peut se trouver *qu'au sein de la famille et de l'amitié;* que nos premiers devoirs sont envers notre *famille* et *nos amis.* Et en effet, ce langage est le plus moral qu'on puisse tenir à une époque *critique*, puisque, seul, il peut nous préserver du règne absolu de l'égoïsme.

Mais si les sympathies de *famille* et d'*amitié* sont, aux époques *critiques*, c'est-à-dire aux époques de dissolution sociale, le terme le plus élevé que puisse se proposer l'esprit de dévouement, le contraire est précisément ce qui est vrai pour les époques *organiques*, c'est-à-dire pour les époques durant lesquelles l'humanité s'élève à un nouveau degré d'association. N'est-il pas évident, en effet, que la première

condition d'un pareil progrès est que les sympathies primitives de l'humanité soient subalternisées en faveur de celles plus larges qui se forment alors ; que *la famille selon la naissance*, et l'*amitié selon la famille* soient plus ou moins sacrifiées à la *famille* et à l'*amitié selon la société,* c'est-à-dire à un cercle d'individus, supérieurs, égaux, inférieurs, avec lesquels nous sommes en contact perpétuel pour l'accomplissement de nos devoirs sociaux. Je pourrais citer, à l'appui de cette vérité, toutes les sociétés militaires du passé, et demander si, pour un Romain, pour un guerrier du moyen-âge, la *patrie* n'était pas plus que la *famille*, le *père* et les *frères d'armes* plus que le *père* et les *frères selon la naissance.* Mais on contestera peut-être l'autorité ces exemples; on attribuera ce dévouement, qui aujourd'hui nous paraît presque incroyable, à l'influence de mœurs encore farouches. Eh bien! j'invoquerai une autorité qui ne donnera pas lieu sans doute à un pareil scrupule.... L'être divin, qui est venu fonder sur la terre le règne de l'amour et de la paix, Jésus-Christ, n'a-t-il pas su qu'avec l'*esprit de famille selon la naissance*, il ne pouvait y avoir d'*esprit de famille selon le christianisme;* n'a-t-il pas combattu à outrance cette vertu du passé, devenue un des vices de l'avenir? n'a-t-il pas cherché à l'extirper jusqu'à la racine?

Il est même remarquable que tel ait été l'objet de la première leçon qu'il ait donnée aux hommes. Car l'Evangile nous raconte qu'à l'âge de douze ans, ayant accompagné son père et sa mère à Jérusalem, il les quitta pour aller converser dans le temple avec les docteurs de la loi. Lors donc que son père et sa mère le virent, ils furent fort étonnés, et sa mère lui dit: « Mon fils, comment en avez-vous usé ainsi avec nous? Nous vous cherchions, votre père et moi, et nous étions en peine de vous. — Pourquoi, leur dit l'enfant, me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il fallait que je fusse occupé aux choses qui regardent le service de mon père (1)? » Mais, ajoute l'Evangile, *ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait;* et, parmi les hommes de notre tems, combien y en a-t-il qui le comprennent mieux? Plus tard, pendant les années de sa prédication, que de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas reproduit la même doctrine? Lorsqu'on vient l'avertir que sa mère et ses frères demandent à lui parler, il répond à celui qui est venu l'avertir: « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » et étendant la main sur ses disciples: « Ce sont là, dit-il, ma mère et mes frères. Car, quiconque fait la volonté de mon père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère (2). » Et lorqu'un disciple, avant de le suivre, lui demande la permission d'aller ensevelir son père, Jésus lui répond: « Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, et vous, allez annoncer le royaume de Dieu (3) ». Enfin, n'a-t-il pas prononcé cet arrêt si formel: « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » Et même, un des évangélistes nous a transmis cet arrêt du Sauveur, exprimé en termes bien plus énergiques encore, tellement que je craindrais, si je les transcrivais ici, que leur sainte exagération n'effrayât la foi trop débile des hommes de mon tems (1).

(1) S. Luc. III. 43 et suiv.

(2) S. Math. XII. 47. et.

(3) S. Luc. IX. 59.

O vous, qui vous dites et vous croyez chrétiens, et qui souvent venez, au nom de Dieu, nous reprocher de sacrifier à d'autres devoirs ceux de l'amitié et de la famille, lisez, et dites si l'Evangile est pour nous ou contre nous; lisez; méditez profondément les paroles que je viens de rapporter. Cherchez à vous expliquer comment celui là même, qui fit descendre l'amour du ciel sur la terre, a pu donner aux hommes un précepte qui choque si directement les sympathies les plus vives, les plus pures, les seules peut-être que vous connaissiez aujourd'hui. Demandez-vous si c'est Dieu qui n'a pas compris l'homme, ou si c'est l'homme qui n'a pas compris Dieu; et, si cette dernière hypothèse vous paraît la plus probable, alors continuez cet examen; voyez si votre erreur ne vient pas peut-être de ce que vous ne considérez que comme *une métaphore*, cette *fraternité universelle*, dont Dieu a prétendu faire *une réalité.* Car, si telle est en effet la volonté de Dieu, si nous devons un jour sentir, pour tous les hommes, ce que nous sentons aujourd'hui pour nos proches seulement, ne faut-il pas, comme condition première, que les affections de la *famille selon la naissance* et de l'*amitié selon la famille* soient complètement subalternisées? Et en effet, les droits du sang et ceux de l'amitié n'ont-ils pas pour résultat de nous imposer, envers ceux à qui ils nous lient, des obligations indépendantes de leur mérite envers la société? N'agissent-ils pas, par conséquent, en sens contraire la de volonté divine? Ne rendent-ils pas l'*association universelle* matériellement impossible, en créant pour chaque individu des affections et des devoirs particuliers en opposition à ses affections et à ses devoirs envers la communauté.

O que l'Evangile nous donne un exemple vrai des sentimens qu'inspire l'esprit de famille, lorsqu'il nous peint la mère des fils de Zébédée venant demander à Jésus-Christ, que ses deux fils soient assis, dans le royaume du ciel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Mais Jésus lui répond: « Ce n'est pas à moi à vous donner cela; c'est pour ceux à qui mon père l'a destiné; que celui d'entre vous qui voudra être le plus grand soit le serviteur de tous les autres (2) ».

En effet, ce n'est que par l'adoption du dogme *de la récompense selon les œuvres*, que l'*association universelle* peut être réalisée; et les *droits du sang* sont en contradiction manifeste avec ce dogme.

La Bible, cet auguste dépôt des révélations divines, dont les naïfs récits offrent un sens d'autant plus vaste et plus sublime, qu'on les étudie plus attentivement; la Bible, qui, dès ses premières pages, annonce l'avènement de la *famille universelle*, nous apprend aussi, dans un célèbre symbole, à quelle condition cette grande prophétie doit se réaliser. Lorsque

(1) S. Luc. XIV. 26.

(2) Saint-Mathieu, XX, 20.

Dieu promet à la *famille domestique*, à la *société patriarcale*, en la personne d'Abraham, de la faire passer à l'état de *famille humaine*, d'*association universelle*, l'épreuve qu'il lui impose est le sacrifice de l'héritier de la famille «. Je le jure par moi-même, dit-il à Abraham, *parce que tu as fait cela, et que tu n'as pas épargné ton fils unique pour moi*; je te bénirai, je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel, et comme les sables de la mer. *Toutes les nations seront benies en ta race, parce que tu as obéi à ma voix.* (1). » Que le père sacrifie donc son fils avec joie, c'est-à-dire qu'il le consacre non point à son propre service, mais à celui de Dieu et des hommes; et qu'il n'oublie pas que ce sacrifice n'est qu'une apparente rigueur; qu'il tourne à la fin au salut du fils comme au salut du père; que le père, pour un fils qu'il a offert à Dieu, en obtient des milliers d'autres; que le fils abandonné à la Providence divine, c'est-à-dire dans l'ordre Saint-Simonien, à la Providence sociale, se développe et se fortifie, bien plus grand qu'il n'eût pu le devenir s'il fût resté dans les liens de la famille, sous l'empire d'une sévérité ou d'une tendresse également excessives dans leurs écarts; loin des rayons du soleil social, dont la bienfaisante chaleur peut seule amener l'homme à sa maturité.

Et maintenant ne nous accusez plus de *froideur* et d'*indifférence;* ne nous reprochez plus de nous dessécher dans les *abstractions :* comprenez que la chaleur du sentiment, lorsqu'elle est véritablement *sainte*, véritablement *conforme aux voies de Dieu*, conduit à quelque chose de plus haut que le dévouement de *famille domestique* et d'*hospitalité*. L'*humanité tout entière doit être notre famille ;* cela est vrai au pied de la lettre, et non pas seulement au figuré... Celui qui ne s'est pas élevé jusqu'au *sentiment* de fraternité universelle, celui-là, aux yeux de Dieu, est véritablement *froid;* celui-là reste dans l'*abstraction*.

Toutefois, en proclamant la nécessité de l'amour *universel*, pour sanctifier le cœur de l'homme, ne pensez pas que nous venions proscrire les affections *individuelles.* Loin de nous une pareille méprise. Sans doute, *hors de l'amour universel*, les affections individuelles manquent de la seule base qui puisse les rendre vraiment *douces*, vraiment *saintes.* Deux êtres qui n'embrassent pas l'infini tout entier dans les mêmes sympathies, ne peuvent s'aimer aussi parfaitement qu'ils le voudraient l'un et l'autre; car leurs sentimens se heurteront sans cesse; leur affection mutuelle sera soumise à de constantes vicissitudes. Cette affection d'ailleurs, si elle n'est pas dominée par le sentiment religieux le plus élevé, devra, en mille circonstances, les pousser à agir d'une manière contraire à leurs devoirs envers Dieu et l'humanité. Mais, d'un autre côté, *sans affections individuelles*, l'amour universel ne serait plus qu'un sentiment vague, stérile, dépouillé d'énergie comme de charmes; il ne devient, pour l'homme, une source de jouissances et de vertus, qu'en se réalisant, se *personnifiant* dans l'amour que nous portons à ceux qui sympathisent le mieux avec notre dévouement religieux. En un mot, comme nous l'avons déjà dit, les sentimens *de la famille selon la naissance*, et *de l'amitié selon la famille*, doivent être subalternisés; mais ils doivent l'être au profit des sentimens *de la famille et de l'amitié selon la société.*

Voyez ce Christ, voyez ces apôtres, dont le cœur brûlait d'une charité si ardente pour Dieu et l'humanité; mais, en même tems, que leurs affections personnelles étaient vives et touchantes! Quel amour paternel égala jamais celui du maître pour les disciples; quel amour filial celui des disciples pour le maître? Et lorsque le Bien-Aimé s'inclinait sur le sein de Jésus, lorsque sa tête, belle d'une sainte mélancolie, gonflée par l'inspiration divine, rayonnante des grandeurs futures de l'humanité, s'approchait amoureusement de la tête du divin époux, quelle amitié fit jamais naître des émotions aussi ravissantes, d'aussi sublimes épanchemens?

Plus tard, lorsque la doctrine chrétienne eut enfanté le monde catholique, quelle *fraternité* fut plus tendre, plus passionnée que celle de ces chevaliers, qu'un même enthousiasme pieux réunissait sous une même bannière? et l'amour d'un chrétien pour son *Père* approcha-t-il jamais de celui qui l'animait pour son *Pape* et son *Roi?*

Et nous, grand Dieu! nous tes fils par Saint-Simon, qui les premiers par lui avons complètement *compris* la loi de *fraternité universelle* que tu as donnée au monde, puisque les premiers nous voulons et savons la *réaliser;* nous aussi les premiers nous comprenons et nous pratiquerons la *paternité* et la *fraternité individuelle*, comme tu as voulu qu'elles fussent comprises et pratiquées. Et qui mérite mieux notre amour filial que ceux qui nous ont donné et nous donnent tous les jours la vie Saint-Simonienne, qui nous ont appelés à la gloire de coopérer à la *réalisation de la famille universelle?* Qui mérite mieux notre amour fraternel que ceux qui, fils des mêmes pères, confondent leurs efforts avec les nôtres pour atteindre le même but divin? Qui mérite mieux enfin notre amour paternel que ceux à qui nous avons transmis à notre tour la nouvelle vie que nous avons reçue, et qui, sans cesse auprès de nous, aidés de notre affection, travaillent par notre secours à devenir meilleurs que nous-mêmes? Oui, en présence de la sanction divine, manifestée d'une manière si éclatante, et par les livres saints, et par le développement même des sympathies progressives de l'humanité, nous nous faisons gloire de le confesser, c'est dans sa famille sociale, que l'homme, à l'avenir, placera ses plus vives affections de père, de frère, de fils, parce que là seront véritablement ceux dont il recevra, avec lesquels il partagera, auxquels il donnera journellement la vie; parce que là seront les êtres qu'en aimant Dieu il aimera le plus, et qu'il devra le plus aimer, pour aimer Dieu.

Mais que cette déclaration, que nous n'hésitons point à faire, puisqu'elle est l'expression d'une volonté divine hautement manifestée, n'alarme point les êtres chéris, qui, depuis long-tems, sont en possession de notre tendresse. Qu'ils ne craignent point que notre cœur se retrécisse pour eux. Malheur à nous s'il en était ainsi; si nous pouvions tellement commander à nos affections, que celles de la veille ne fussent plus celles du lendemain! Non, la doctrine de Saint-Simon

(1) Genèse, XXII, 16.

n'a fait qu'élargir notre cœur. A côté de nos anciennes affections elle en a mis de nouvelles, de plus grandes; mais celles-là subsistent toujours. Seulement, elles doivent prendre un nouveau caractère. Et m'adressant d'abord à nos anciens amis, je leur dirai que ce n'est plus seulement par de petites obligeances, par d'ingénieuses attentions, que notre attachement pour eux doit se manifester, mais par un prosélytisme affectueux et ardent. Combien de généreuses sympathies, de grandes pensées, de bonnes actions, dont le germe est en eux et ne peut se développer, flétri qu'il est par l'influence du souffle glacé de la critique? C'est à nous de faire luire sur cette terre desséchée les rayons de la parole divine; c'est à nous de leur révéler tout ce qu'ils peuvent être pour eux-mêmes, pour l'humanité, pour Dieu. Que nos amis *comprennent les signes de leur tems*, comme Jésus le disait aux Juifs; qu'ils aient horreur du désordre et de l'anarchie actuelle; qu'ils rejettent loin de leurs yeux le prisme trompeur, l'illusion sophistique, qui leur fait voir peut-être le dernier terme de la perfection dans un état social où domine la discorde et la haine; qu'ils voient dans cette *crise* une transition douloureuse, mais salutaire à la réalisation de la *fraternité universelle;* et qu'une foi forte et sereine les initie par avance aux joies de cette nouvelle ère de l'humanité; qu'à notre voix ils accourent au sein de la nouvelle famille où elle a déjà commencé; qu'ils viennent nous y aimer davantage, y être davantage aimés de nous; qu'ils viennent au milieu d'hommes régénérés, transformés comme ils le seront eux-mêmes par la parole de Dieu, trouver de nouveaux pères, de nouveaux frères, de nouveaux fils.

Et vous, de qui nous tenons une existence pour nous si pleine de charmes depuis qu'une foi nouvelle lui donne un but religieux, pères des nouveaux croyans, cessez d'être jaloux de ces rivaux que saint Simon vous a suscités dans l'affection de vos fils; bien différens des rivaux que suscite le monde, ceux-là ne vous ont rien ôté; ils ont ajouté, au contraire, à votre partage; c'est par eux, seulement par eux, que vous obtenez de vos fils tout l'amour qui vous est dû... Et quel autre, en effet, qu'un disciple de Saint-Simon, comprend aujourd'hui toute l'énormité de la tâche, que, pour l'élever, son père eut à remplir. Quel autre sent combien est vraiment accablante la situation de ce père, à qui notre société marâtre impose le soin de former, PAR LUI SEUL, un homme POUR L'HUMANITÉ. Tandis que les anciennes institutions créées *par la prévision sociale*, dans le but de *former* et de *classer* les individus, sont tombées de vétusté, et que d'autres meilleures, qui les doivent remplacer, ne sont pas encore debout, c'est *au père seul* que cette fonction, d'une importance et d'une difficulté également immense, est tout entière dévolue. Education morale, éducation intellectuelle, préparation d'un établissement, tout repose sur lui; il doit être à la fois le *prêtre*, le *docteur*, le *patron* de son fils. Ah! si vous voulez rendre aux chefs de nos familles ce role qui leur appartint dans la société primitive, ramenez-nous donc aussi aux habitudes de cette société; faites que chaque famille soit pour elle-même le monde tout entier; permettez au père d'élever son fils *pour lui seul*, et non pour *l'humanité*; que ces mots : OBEIS A TON PERE, redeviennent le code entier de la morale; et que pour en assurer l'observation, le glaive étincelle de nouveau dans la main du souverain domestique... Mais, si tout votre sang se glace à l'idée d'une pareille rétrogradation, si un sentiment invincible, que le christianisme a mis en vous, quoique vous en méconnaissiez peut-être l'origine, vous dit que chaque homme doit être élevé pour tous les hommes, que sa loi et son souverain doivent être la loi et le souverain de la grande famille; alors soulagez donc les pères de nos jours du fardeau dont les accable votre impitoyable incurie. En les supposant même placés dans les circonstances les plus favorables, la mission que vous leur imposez serait au dessus de leurs forces; mais dans l'état actuel de la société, elle doit être pour eux un véritable supplice. Car cet homme, dont vous faites un *prêtre*, soupire vainement lui-même après une croyance qui donne le repos à son ame; ce *docteur* ne trouve autour de lui que des systèmes d'instruction surannés, ou fantastiques; ce *patron* est lui-même sans appui, ou bien, si plus heureux que tant d'autres, il peut prêter à son fils une utile assistance, du moins ne peut-il défendre l'avenir qu'il lui a préparé de l'effrayante instabilité des choses de notre tems. Et pour tant de pénibles efforts, pour un si religieux dévouement au bonheur de son fils, quelle récompense un père peut-il légitimement se promettre? Il a donné à son fils une morale mauvaise, une instruction vaine, une carrière pleine d'écueils... Sont-ce là des titres bien certains pour obtenir son amour?... Environné d'un monde où domine l'égoïsme, où la loi suprême est de songer exclusivement à son intérêt, sans tenir compte de celui des autres; c'est en prêchant à son fils les doctrines de la méfiance et de l'égoïsme, que son inquiète sollicitude cherche à le premunir contre les dangers qui menacent son inexpérience. Eh bien! ses leçons ne se tourneront-elles pas contre lui-même; ce fils, instruit par lui à isoler en toute occasion ses intérêts de ceux de ses semblables, ne finira-t-il pas par les séparer de ceux mêmes de son père; et l'expérience du monde actuel ne confirme-t-elle pas trop bien cette triste appréhension? Oui, je me plais à le répéter, nous seuls aujourd'hui disciples de Saint-Simon, pouvons dignement aimer nos pères, parce que, grâce aux leçons d'un autre maître qu'eux-mêmes, comprenant l'ordre social dans lequel ils ont vécu, comprenant combien cet ordre social rendait difficile et pénible la mission confiée à leur amour paternel, notre reconnaissance s'étend, non-seulement à ce qu'ils ont fait, mais encore à ce qu'ils auraient voulu faire pour le bonheur de leur fils.

Soyez bénis! leur disons-nous. Que notre dévouement, que nos soins les plus empressés soient la récompense de votre tendresse envers nous. C'est de vous que nous avons dû recevoir d'abord notre morale, notre science, notre carrière; mais à nos yeux, ce n'est là que le moindre des titres que vous possédez à notre amour! car cette morale que nous avons reçue de vous *n'était pas sainte;* car elle nous prêchait l'amour *de la famille,* et non pas celui *de l'humanité;* elle nous

apprenait à voir des *frères* dans nos proches, mais des *étrangers* dans le reste des hommes. Cette science était *vaine*; car elle nous laissait dans l'ignorance des destinées de l'homme, et des volontés de Dieu. Cette carrière était *pleine d'amertume*; car elle nous oblige sans cesse à lutter péniblement contre des rivaux qui s'efforcent d'assurer leur fortune au détriment de la nôtre. Mais il est un autre bienfait dont nous ne pourrons jamais assez vous rendre grâce : c'est de nous avoir appris à sentir les misères de notre siècle, à désirer un monde meilleur. Au moment même où vous nous prêchiez les doctrines de l'intérêt personnel, où vous nous laissiez sans foi religieuse, où vous livriez notre sort aux caprices d'un avenir plein d'incertitude, combien de fois nous vous avons entendu gémir sur les maux causés autour de vous par l'égoïsme, par l'incrédulité, par un esprit de concurrence aventureux et jaloux! Combien vous auriez désiré épargner à vos fils les souffrances que vous-mêmes aviez si cruellement ressenties! Mais vous invoquiez en vain une lumière qui pût vous révéler cet heureux secret.

Pères des disciples de Saint-Simon, cette lumière que vous invoquiez en vain *a lui sur le monde*, et vos fils *l'ont comprise*, et ils aiment à se dire que c'est vous *qui les aviez préparés à la comprendre*. S'ils ont enfin trouvé le bonheur, sous l'abri du temple saint-simonien, ils aiment à se dire que c'est vous qui les aviez conduits jusque sur le seuil; et pour s'acquitter dignement envers vous d'un aussi grand bienfait, ils sentent que tout leur amour est encore insuffisant.

Pères des disciples de Saint-Simon, notre maître est venu racheter les générations futures de ces maux qui affligèrent la vôtre; il est venu sanctifier la morale, vivifier la science, donner au travail force et sécurité. Par lui, la fraternité universelle se réalise, les plans de la Providence sont de nouveau dévoilés aux hommes, d'harmonieuses combinaisons remplacent les luttes de la concurrence, président au développement de l'industrie. Laissez-nous donc, sous ses auspices, préparer un ordre social où l'avenir du fils ne sera plus pour le père un sujet de soucis amères, de cruelles inquiétudes, une source abondante de sentimens hostiles contre ses semblables; où l'homme, enfanté pour la société, sera formé par elle; où elle-même lui servira de *prêtre*, de *docteur* et de *patron*. Mais vous-mêmes ne viendrez-vous jamais joindre vos efforts aux nôtres; resterez-vous toujours étrangers à nos joies? Ah! si jamais nous sommes assez heureux pour vous réconcilier avec la Providence et les hommes; si jamais votre front, trop souvent obscurci par un sombre chagrin, doit enfin s'animer d'amour, de foi et d'espérance, alors croyez-moi, pleins de la vie nouvelle que vous sentirez en vous, si votre cœur trouve encore un reproche à nous adresser, ce ne sera plus de trop aimer les hommes qui nous ont conduits à Saint-Simon, ce sera de ne pas les aimer assez!

Tendres mères! c'est à vous aussi que ces paroles s'adressent. Dans un siècle où souvent le fils coûte à sa mère tant de soupirs et de larmes, un sort plus heureux est assuré aux mères des disciples de Saint-Simon; toujours elles seront entourées de l'amour, du respect, des égards de leur fils; toujours leur orgueil maternel pourra se complaire à les montrer marchant d'un pas ferme dans les voies de l'honneur et de la vertu.

Mais qu'elles ne cherchent point à les retenir dans les liens étroits de la vie de famille; la vie de famille ne suffit plus pour sanctifier l'homme, elle ne suffit plus pour le rendre heureux; elle est contraire aux grandes et généreuses sympathies que le christianisme est venu apporter sur la terre. O femmes! elle est contraire à votre influence et à votre gloire!

Dans la société réduite à l'état de famille, l'homme est un *seigneur* et la femme une *servante*. Ne voyez-vous pas que notre siècle, à mesure qu'il a plus *exalté l'esprit de famille*, s'est en même tems de plus en plus efforcé de *ravaler les femmes*, jusqu'à la seule condition compatible avec cet esprit rétrograde! Faire des enfans, les allaiter, veiller aux soins du ménage, s'occuper de sa toilette et de son instruction autant qu'il est nécessaire pour plaire à un mari, ces fonctions, d'une nature purement animale ou servile, ne sont-elles pas les seules auxquelles la morale de notre siècle prétende borner leur rôle? Et lorsque la femme, dont l'admirable génie dépose si bien contre l'injustice des détracteurs de son sexe, demande au grand homme du siècle quelle est à ses yeux la femme la plus méritante, n'en reçoit-elle pas cette réponse d'une sauvage brutalité, mais tout-à-fait conforme à l'*esprit de famille?* « Celle qui a fait le plus d'enfans. »

Mères chéries! rappelez-vous que Jésus, de même qu'il est venu arracher l'humanité à des sympathies plus élevées que celles de la *famille*, est venu aussi appeler les femmes à des fonctions plus élevées que celles de la *domesticité*. Lorsque Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole, Marthe, qui s'occupait avec empressement de divers services, vint se présenter devant Jésus, et lui dit : « Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse *servir* toute seule? Dites-lui donc qu'elle me vienne aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous tourmentez de beaucoup de choses; mais enfin, il n'y en a qu'une de nécessaire : *Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée* (1). »

O femmes! la parole de Dieu s'accomplira. *Non, la meilleure part ne vous sera point ôtée*; les pensées étroites *de la domesticité* ne seront plus exclusivement les vôtres; l'inspiration *sociale*, *religieuse*, habitera votre sein; la *famille* cessera d'être votre *prison*; le temple, la société, *deviendront* votre *royaume*.

Dans l'antiquité, les combinaisons sociales les plus générales avaient uniquement pour but le développement de l'activité *militaire*, et, par cette raison même, elles étaient presque exclusivement l'attribution *des hommes*. Les travaux *pacifiques*, les opérations industrielles, étaient renfermés dans l'enceinte *de la société domestique*; l'*épouse* y présidait; mais

(1) S. Luc. X. 39.

reine d'un peuple esclave, elle était *presque esclave elle-même;* soumise aussi à l'empire d'un maître, elle participait à la dégradation sociale de ceux qu'elle gouvernait. La *Vierge* seule était *sainte*, parce qu'elle était *libre*. Des vierges furent appelées à des fonctions sociales; elles entretinrent le feu sacré, elles s'assirent sur le trépied divin.

Le catholicisme, en faisant passer, au moins partiellement, l'activité industrielle du sein de la communauté *domestique* au sein de la communauté *sociale*; en modifiant par là, d'une manière puissante, la constitution et les habitudes de la *famille*; en introduisant une tendance pacifique dans les combinaisons autrefois purement militaires des chefs des peuples, rehaussa l'importance sociale des femmes. Les épouses, les amantes des guerriers, disposèrent de leur glaive pour préparer le règne de la justice et de la paix.

Aujourd'hui que le travail pacifique, concentré d'abord dans l'enceinte de la *famille*, a envahi par degré l'*ordre social tout entier;* que le jour est proche où il le dominera complètement, où il donnera son caractère à toutes les combinaisons politiques, et anéantira entièrement ce qui reste encore d'activité militaire; aujourd'hui, la femme doit continuer le rôle qu'elle a primitivement joué; elle doit encore présider avec l'homme aux travaux pacifiques; mais quand ils ont abandonné la *famille*, elle ne doit plus y rester; elle doit se transporter avec eux au sein de la *société*. Que l'*épouse*, délivrée *de la servitude des occupations domestiques*, qui ne consistent plus aujourd'hui qu'en soins minutieux et stériles, entre donc, avec son *époux*, dans les voies diverses que Dieu a ouvertes à l'activité pacifique de l'humanité; que la religion, la science, l'industrie, s'améliorent sans cesse par son concours; que toute fonction sociale soit attribuée, non plus à *un* individu, mais à un *couple*; que l'époux et l'épouse puisent, dans leur amour mutuel, une sainte énergie pour l'accomplissementde leur commune mission; qu'autour d'eux se presse *une famille sociale*, objet de leur amour le plus tendre, de leurs soins les plus vigilans; que par eux, cette famille soit initiée aux mystères de leur fonction; que par eux elle apprenne à les surpasser, et qu'ils se réjouissent de revivre un jour dans ces successeurs meilleurs qu'eux-mêmes.

Mères chéries, lorsque vos fils, pour aller remplir un religieux devoir, dérobent à leur ancienne famille quelques-uns des instans qu'ils avaient coutume de lui consacrer, que ce ne soit point pour vous un sujet de vous affliger, ni pour eux d'entendre de pénibles reproches! Quand ils s'éloignent de vous, c'est pour aller travailler à cet avenir qui doit, en abolissant les habitudes étroites, insociales, *de la domesticité*, donner la *fraternité* au monde, et l'*affranchissement* aux femmes. Ah! puisque vous n'êtes point encore tombés dans cet excès d'abaissement, qui fait chérir ses chaînes à l'esclave, loin de nous retenir, encouragez nos efforts, ou plutôt, venez vous-mêmes; venez, Dieu vous appelle à concourir avec nous à l'œuvre de votre grandeur future; votre secours, votre inspiration, nous sont nécessaires pour accomplir la tâche dont nous sommes chargés!

Pères, mères, frères, sœurs, amis des disciples de Saint-Simon, cessez de leur adresser ces reproches *de refroidissement* qu'ils ne méritent pas. Laissez vous bien plutôt enflammer du zèle religieux qui brûle en leur cœur; rejetez loin de vous, comme ils ont rejeté loin d'eux, le doute, l'égoïsme, la méfiance. Ouvrez l'oreille à la parole de Dieu; contemplez le grand but vers lequel depuis tant de siècles sa main guide l'humanité; que votre cœur tressaille, à l'idée de l'avènement de *l'Association Universelle*; venez nous aider à l'accomplir; venez par avance en partager les joies avec nous.

Le bonheur ne se trouve point aujourd'hui dans le foyer domestique. L'homme se sent à l'étroit sous ses voûtes pesantes; il le fuit pour aller chercher ce qu'on appelle tantôt les plaisirs, tantôt les ennuis du monde; les distractions du théâtre et celles des salons. Mais au milieu de la foule il se sent encore isolé; rien ne l'unit aux figures humaines qui l'entourent; le froid du monde le repousse vers la famille, comme le froid de la famille l'avait repoussé vers le monde.

Ce n'est que dans le temple que l'homme peut trouver le bonheur, non point lorsque ce temple ne recèle plus que les solemnités tristes et machinales des croyances déchues et discréditées; mais lorqu'une religion pleine d'avenir y rassemble les flots d'un peuple, avide d'entendre la voix de l'homme vraiment divin qui sait faire battre son cœur d'amour et d'espérance; lorsque cette religion, par son inspiration puissante, fait surgir autour d'elle les merveilles des arts, et pour rendre les hommes meilleurs, s'entoure d'une sainte magnificence.

Le jour viendra, le jour est proche, où l'humanité, sous les auspices de Saint-Simon, verra s'élever de nouveau pour elle un de ces augustes asiles, naissante image des splendeurs de l'avenir. Pères, mères, frères, sœurs, amis des disciples de Saint-Simon, vous y viendrez oublier ce qu'aujourd'hui vous appelez les *charmes*, ce que vous appellerez alors avec plus de vérité les *peines* de la vie domestique.

G. D. E.